

WINSTON, OU LA RECONQUÊTE DE SOI

Le premier acte de Winston est d'écrire. Le 4 avril 1984, il ouvre un journal intime. Il suffit qu'il en trace la date pour que le crime soit accompli, pour qu'il transforme sa déviance en dissidence. « *Faire un trait sur le papier était un acte décisif.* » (18). Quand on sait le statut du langage en 1984, on comprend que le *contenu* hérétique du cahier de Winston soit sans importance. Tout est dans l'acte d'écrire, et même dans l'*intention* d'écrire, avec son rituel recueilli : choix d'un beau papier crémeux qui appelle le tracé de la plume ; recherche de la position d'écriture *en retrait*, dans un recoin de la chambre qui échappe au Télécran ; effort de ressaisie de soi qui prépare à dire *je*. Qu'importe alors qu'il écrive ou non « *À bas Big Brother !* ». Écrire, c'est réapprendre à dire *je*, et justement, c'est d'être *sujet* qui est coupable. La moindre reprise d'une parcelle de conscience par le citoyen est un acte politique. Ouvrir un journal *intime*, dans la solitude la plus totale, c'est se mettre hors-la-loi, c'est se lancer dans une opération subversive en tentant de se soustraire à l'emprise de Big Brother, c'est accepter la mort promise aux criminels par la pensée : « *Le crime de penser n'entraîne pas la mort. Le crime de penser EST la mort.* » (45) écrit précisément Winston. Dans un monde où l'on n'a le choix qu'entre perdre sa vie ou perdre son identité, il choisit de retrouver son identité aux dépens de sa vie.

Mais l'acte de dire *je* n'est pas si simple. Il entraîne une véritable panique pour qui en a perdu l'habitude. Winston a le vertige devant l'ampleur de son entreprise : il lui semble tout à

coup « *non seulement avoir perdu le pouvoir de s'exprimer, mais avoir même oublié ce qu'il avait d'abord eu l'intention de dire* » (19). Écrire pour soi, en cercle fermé, cela n'a pas de sens ; aucun message sensé ne semble pouvoir être exprimé dans le cadre d'une communication qui elle-même n'a pas de sens. Winston n'a pas de destinataire, il ne peut donc pas dire *je*. Pour qui écrirait-il, si ce n'est pour l'avenir ? Mais comment *réellement* communiquer avec l'avenir ? Cela semble impossible : « *Ou l'avenir ressemblerait au présent, et on ne l'écouterait pas, ou il serait différent, et son enseignement, dans ce cas, n'aurait aucun sens.* » (19). « *Seule, la Police de la Pensée lirait ce qu'il aurait écrit avant de l'effacer de l'existence et de la mémoire. Comment pourrait-on faire appel au futur alors que pas une trace, pas même un mot anonyme griffonné sur un bout de papier ne pouvait matériellement survivre ?* » (44). Ne pouvant s'adresser à aucune personne déterminée, il reste à Winston à viser un interlocuteur idéal, une idée de l'homme. C'est à l'Humanité qui le traverse, à l'Humanité qui transcende le temps, à l'Humanité en laquelle *il faut bien croire*, que Winston adresse son salut et son message : « *De l'âge de l'uniformité, de l'âge de la solitude, de l'âge de Big Brother, de l'âge de la doublepensée, Salut !* » (45).

Mais quel message ? Qu'est-ce que dire *je* en 1984 ? Qui parle en Winston lorsque celui-ci prend la plume ? Peut-on dire qu'il s'exprime quand l'écriture s'empare enfin de lui « *dans une véritable panique, imparfaitement conscient de ce qu'il couch[e] sur le papier* » (20), ou encore quand il s'aperçoit après coup qu'il a rempli comme un automate une demi-page d'*À bas Big Brother*, ou enfin quand il gribouille sans ordre « *en proie à une sorte d'hystérie* » (34) ? Il ne fait là que projeter les automatismes cérébraux, « *l'interminable monologue ininterrompu qui, littéralement depuis des années, se poursuivait dans son cerveau* » (19), le langage conditionné que 1984 a inscrit en lui¹. Cette première étape est sans doute indispensable comme *délivrance*, et comme témoignage, à l'adresse du futur, de ce que « l'âge de Big Brother » a fait de son être ; elle l'aide à se décharger avant de se recueillir ; mais ce n'est pas encore là la parole qui dit *je*. Le Je n'est pas au début mais au bout de l'écriture. Winston doit écrire d'abord pour se débarrasser de cet homme de 1984 en lui qui l'empêche d'être lui-même : on le

voit clairement dans ce chapitre où il confesse sa triste aventure passée avec une prostituée vieille et édentée, en imposant silence à son besoin violent de crier et d'injurier. Apprendre à dire *je*, c'est écarter de soi ce qui n'est pas soi, c'est donc apprendre à *être soi*. Ainsi, pour Winston, l'acte d'écrire n'est pas seulement lutte contre l'oppression de 1984 autour de lui, il est simultanément lutte contre l'imprégnation parasitaire de 1984 en lui-même. Apprendre à dire *je*, même sans destinataire effectif, c'est restaurer l'homme au fond de soi. Winston comprend alors que communiquer avec l'avenir a moins d'importance que de redevenir lui-même humain : « *Ce n'était pas en se faisant entendre, mais en conservant son équilibre que l'on portait plus loin l'héritage humain.* » (45). L'avenir de l'homme est en chaque homme ; la reconquête de l'homme commence par la reconquête de soi. Ainsi, en décidant d'écrire, Winston entreprend de sauver à l'adresse de l'Humanité ce qu'il y a d'humain en lui. L'acte d'ouvrir un journal intime, apparemment narcissique et solitaire, s'avère une entreprise solidaire et politique.

L'homme de 1984

Dans ce travail de nettoyage et de recreation de soi, Winston n'est pas au bout de ses peines. La présence autour de lui de personnages à l'orthodoxie venimeuse ou stupide, comme Syme ou Parsons, ne doit pas nous faire perdre de vue combien Winston lui-même, dans ses réflexes les plus ordinaires, est investi par l'ordre socio-politique auquel il s'oppose. Cela commence par son goût du gin, « le gin de la Victoire », dont l'effet normalisateur a été soigneusement mis au point : « *Le breuvage était comme de l'acide nitrique et, de plus, on avait en l'avalant la sensation d'être frappé à la nuque par une trique de caoutchouc.* » (16). Le gin est à 1984 ce que le Soma est au Meilleur des mondes : c'est le breuvage quotidien qui sert le mieux la philosophie sociale, c'est la drogue *idéologique* chargée d'intégrer *biologiquement* le citoyen au système. Winston devra perdre cette habitude pour exister politiquement. Il n'y a pas d'acte de liberté sans désintoxication².

Lors des « Deux Minutes de Haine », on s'en souvient, Winston souffre de ne pas parvenir à s'arracher à cette « hideuse extase, faite de frayeur et de rancune, un désir de tuer, torturer, d'écraser des visages sous un marteau » (28). La chose éveille trop de résonances en lui pour qu'il puisse s'en délivrer. Lorsqu'enfin il arrive à transférer sa haine, c'est pour se complaire aux fantasmes sadiques, qualifiés de « splendides hallucinations », qu'il projette sur la jeune fille aux cheveux noirs. Bon gré mal gré, il participe. Il a beau le déplorer : l'hystérie de 1984 est en lui.

Autre indice de son aliénation : ses sentiments ambigus lorsqu'il erre dans les quartiers des prolétaires. C'est en vain qu'il veut se persuader, abstraitement, de placer en eux son espoir de libération : il ne peut s'empêcher de ressentir à leur égard le mépris, devenu instinctif, qu'il a reçu de l'idéologie dominante. Une bombe explose ; Winston aperçoit devant lui sur le pavé « un petit morceau de plâtre rayé d'un brillant trait rouge » (124) : c'est une main sectionnée au poignet. Que fait-il ? Il pousse la chose du pied dans le caniveau. Aucune pitié. Il se reprochera plus tard cette sécheresse intérieure. Il n'y a plus assez d'humanité en lui pour qu'il reconnaisse en eux des hommes : il les prend pour des animaux, selon le catéchisme du Parti. Il n'y a même plus assez de nature en lui pour qu'il s'émeuve de leur simple souffrance animale. Son pouvoir d'émotion est totalement canalisé et usé par l'angoisse haineuse de l'existence quotidienne en 1984.

Corollairement, sans qu'on puisse l'accuser d'être homme de pouvoir, on sait que Winston prend goût à sa tâche de falsification du passé, et au maniement du *novlangue*. On va jusqu'à lui confier « la rectification d'articles de fond du journal le Times, [...] écrits entièrement en novlangue » (68). O'Brien le félicitera pour l'élégance de son style. C'est victorieusement qu'il rivalise avec ses camarades du Commissariat aux Archives dans la refonte d'un discours de Big Brother, l'éloge du fameux « camarade Ogilvy » dont il invente l'existence. Prendre plaisir à ce travail, tout en sachant la finalité perverse, c'est tout de même s'y impliquer, participer au pouvoir ; et participer au pouvoir, c'est en prendre sa part. Membre du Parti extérieur, Winston vit ainsi le statut ambivalent de sa classe, à la fois vic-

time et *alliée* de la classe dirigeante – comme toute classe moyenne.

Mais le trait le plus pernicieux de 1984 en lui est peut-être à déceler dans cette sorte de masochisme qui se mêle à son instinct de conservation, dans la tonalité suicidaire et désespérée de son intériorité, dans le vertige de la défaite qui le hante, dans cette haine de soi, en définitive, que Big Brother inocule à ses sujets pour qu'ils parachèvent son travail³. L'opposition de Winston à Big Brother et à son œuvre de mort est réelle, mais elle n'est pas exempte de folie suicidaire. En même temps qu'il se rebelle, il a le désir d'être pris pour faire cesser l'angoisse d'être traqué. Ce vertige masochiste est d'autant plus dangereux qu'il peut s'exprimer par des manifestations inconscientes que guette la Police de la Pensée. Il est au cœur de l'être comme une saignée creusée par le regard de Big Brother, dont la traduction psychosomatique est sans doute cet *ulcère variqueux*, aux démangeaisons insupportables, qui marque Winston dès le début de son histoire : la griffe en somme de Big Brother sur son destin... Winston n'a-t-il pas *trop* envie de saigner, jusqu'à la dernière goutte ? Ses latences suicidaires, flairant avec appétit le risque de son entreprise, ne vont-elles pas détourner à leur profit son projet politique ?⁴ Pour déjouer ce piège, il faut que Winston *se connaisse*, et pour qu'il se connaisse, il faut qu'il se retrouve. En attendant, paradoxalement, la certitude de l'issue fatale de son action semble le délivrer à la fois de la peur et du désir de mourir : « *Maintenant qu'il s'était reconnu comme mort, il devenait important de rester vivant aussi longtemps que possible.* » (45). L'esprit libéré de la crainte, Winston va pouvoir réapprendre à penser librement.

Le souvenir, le rêve, la Nature

Le second acte de Winston est de partir à la reconquête du passé. Du passé et de son passé, indistinctement. Retrouver une mémoire vivante, contre l'Oubli collectif entretenu par les dirigeants, c'est en même temps :

1) sauver le passé historique, la réalité en soi du passé : donc, croire en l'existence de la réalité extérieure, et ainsi, *sauver le principe de réalité* ;

2) sauver le passé personnel, retrouver des éléments fondateurs de son identité l'assurant de la permanence du *moi* à travers le temps : et donc, *sauver le principe d'identité*, sans lequel il ne peut y avoir de déduction logique (pour raisonner, il faut garder à l'esprit les termes successifs du raisonnement ; pour connaître, il faut savoir *reconnaître* autant que différencier). Ainsi, la reconquête du passé n'obéit pas à un culte passéiste, mais à la nécessité de rétablir la conscience critique dans tous ses droits, à l'encontre des principes pervers de l'*Angsoc*⁵.

Désirant à la fois retrouver ce qu'il y avait autrefois et se souvenir de ce qu'il fut, Winston approfondit sa recherche simultanément dans deux voies, l'une « objective » et l'autre subjective : l'Enquête, et le Rêve.

L'enquête nous est surtout décrite à travers les errances de Winston du côté des quartiers prolétaires, dont le délabrement a l'avantage de conserver les vestiges des temps antérieurs. Les ruelles et leurs odeurs, les vieilles églises, la psychologie archaïque des prolétaires, les refrains de jadis fleurissant sur leurs lèvres et perpétuant l'âme indéfinissable de ce que fut la civilisation, tout cela constitue un monde qui résiste à l'emprise du système, une « poche de passé » qui échappe au présent éternel dans lequel le Parti veut circonscrire la conscience collective, un îlot de *réalité en soi* auquel la raison critique peut s'accrocher pour fuir la marée de la folie dominante. C'est là que Winston tente (en vain) d'interroger un vieux prolétaire sur les conditions d'existence cinquante ans plus tôt ; c'est là, dans un magasin d'antiquités, qu'il achète le bloc de papier *ancien* qui lui permettra d'écrire son journal à l'ancienne, puis ce presse-papier en verre qu'il trouve beau simplement parce qu'il est d'un autre âge.

Mais l'enquête tourne court. Du passé objectif, il reste trop peu de choses : des détails anecdotiques dans la mémoire des prolétaires, des bibelots épars dans le magasin d'antiquités. Le véritable voyage dans le temps est plus sûrement à faire à l'intérieur de soi. Pour circonvenir l'homme de 1984 en lui, Winston doit renouer avec celui qu'il a dû être, se déconditionner du moule du Parti, remonter à la source de son identité pre-

mière, à la réalité de son enfance. Se ressaisir pour se reconstruire. Et le moyen de cette exploration de soi est le rêve. Les rêves de Winston sont étonnamment fréquents, sans pour autant être consciemment voulus. Ils accompagnent son projet global et son désir de liberté, comme si son inconscient lui-même participait docilement à ce vaste effort de ressaisie de sa personne. On observe, au fil du récit, que plus la conduite d'opposition de Winston devient volontaire et maîtresse d'elle-même, plus se développe en lui la conscience *par le rêve* de ses souvenirs anciens. Ainsi, se récupérer oniriquement, reprendre possession de sa profondeur secrète fait partie de l'activité *politique* de résistance à l'aliénation. Dans l'univers délirant de 1984, le rêve est une voie privilégiée de retour à la réalité.

« *Winston rêvait de sa mère. [...] C'était un de ces rêves qui, tout en offrant le décor caractéristique du rêve, permettent et prolongent l'activité de l'intelligence.* » (47-8). Ce rêve de la mère, présent dès le début de l'histoire, est bien entendu une façon pour Winston d'échapper à l'archétype du Père écrasant incarné par Big Brother⁶. Mais il ne recherche pourtant pas le souvenir de la mère aimante pour s'y blottir mentalement : son intelligence est justement *présente* au coeur du rêve, et Winston interprète aussitôt le rôle maternel comme un témoignage indestructible d'*humanité* contre 1984, un symbole des sentiments naturels – même tragiques – qu'il faut retrouver et cultiver à nouveau. « *Il comprit que le tragique était un élément des temps anciens, des temps où existaient encore l'intimité, l'amour et l'amitié, quand les membres d'une famille s'entraidaient sans se demander au nom de quoi. Le souvenir de sa mère le déchirait parce qu'elle était morte en l'aimant, alors qu'il était trop jeune et trop égoïste pour l'aimer en retour.* » (48). Il comprend donc aussi, grâce à l'approfondissement du souvenir par le rêve, qu'il a été un sale gamin, violent et égoïste, un terrain trop favorable aux semences de 1984. Il se rappellera avoir honteusement volé la ration de chocolat de sa sœur qui mourait de faim et, se remémorant le geste consolateur, apparemment inutile, de sa mère pour l'enfant, reconnaîtra dans cet exemple le sens de l'humain qui est indispensable à son propre projet de redevenir homme :

[Sa mère] n'aurait pas pensé qu'une action inefficace est, par là, dépourvue de signification. Quand on aimait, on aimait, et quand on n'avait rien d'autre à donner, on donnait son amour. Quand le dernier morceau de chocolat avait été enlevé, la mère avait serré l'enfant dans ses bras. C'était un geste inutile, qui ne changeait rien, qui ne produisait pas plus de chocolat, qui n'empêchait pas la mort de l'enfant ou la sienne, mais il lui semblait naturel de le faire. (234)

Au bout du rêve, c'est donc la réalité et l'humanité *naturelles* que Winston retrouve pour les opposer à l'anti-humanisme de 1984. La quête de son identité est indissociable d'une quête de l'humanité, telle qu'elle a pu ou dû être avant d'être *dénaturée* par l'ordre social. C'est simultanément une quête de la Nature, dont l'image idéale et ancienne prend dans les rêves de Winston le nom de *Pays doré*. Il s'agit d'un paysage simple, d'un ancien pâturage, avec quelques arbres cachant un clair ruisseau ; Winston ignore s'il l'a réellement vu ou seulement rêvé ; ce paysage symbolise pour lui une sorte d'état originel de la nature, avant que la main de l'homme de 1984 ne soit venu en détruire l'harmonie. Or, dans un rêve prémonitoire, cette fois, mais toujours médiateur du réel, il imagine la fille aux cheveux noirs (Julia) marchant vers lui à travers le Pays doré, comme pour l'y réintroduire :

D'un seul geste, lui sembla-t-il, elle déchira ses vêtements et les rejeta dédaigneusement. Son corps était blanc et lisse, mais il n'éveilla aucun désir chez Winston, qui le regarda à peine. Ce qui en cet instant le transportait d'admiration, c'était le geste avec lequel elle avait rejeté ses vêtements. La grâce négligente de ce geste semblait anéantir toute une culture, tout un système de pensées, comme si Big Brother, le Parti, la Police de la Pensée, pouvaient être rejetés au néant par un unique et splendide mouvement du bras. Cela aussi était un geste de l'ancien temps (49-50).

Dans cette vision, ce n'est pas le personnage de la fille s'offrant à Winston qui importe : c'est évidemment le geste naturel qu'il lui prête. C'est un geste dénué de signification érotique : c'est un vêtement social qui est rejeté, c'est de l'*ordre*

de 1984 que Julia se dépouille. C'est donc bien un geste de *pure nature*, comme celui de la mère protégeant inutilement son enfant. Ce geste est encore à rapprocher du *chant de la grive* qui ravira Winston en compagnie de son amie, – un chant virtuose et inutile, qui annule 1984 en ce qu'il exprime la simplicité gratuite de la vie, la logique de la nature : « *Pour qui, pour quoi cet oiseau chantait-il ? Aucun compagnon, aucun rival ne le regardait. Qu'est-ce qui le poussait à se poser au bord d'un bois solitaire et à verser sa musique dans le néant ?* » (178). *Pour qui, pour quoi* : ce sont exactement les mêmes questions que Winston se pose à propos de son journal. La réponse est que l'oiseau porte l'héritage de la vie naturelle comme Winston porte l'héritage de la vie humaine, l'un et l'autre constituant une logique profonde, une dimension quasi « spirituelle » du Vivant. Et porter le plus loin possible ce double héritage, unique en vérité, c'est résister politiquement, au nom de la vie, à l'œuvre de mort des fous du pouvoir⁷.

Par le souvenir, par le rêve, Winston accomplit un retour à la réalité, à la nature vivante, à l'humanité spirituelle qui sont nécessaires à la reconquête de soi. Mais ce retour aux sources de l'être ne suffit pas. L'identité personnelle ne consiste pas simplement en un noyau originel qu'il suffirait de retrouver, déblayer et repolir. Elle est tout autant à reconstruire qu'à reconquérir. Il n'y a que par une *relation* authentique que Winston, au-delà de la défense de son individualité singulière, peut redevenir une personne libre et consciente, positivement humaine. L'idylle avec Julia obéit à cette nécessité. Ce n'est qu'en *aimant* quelqu'un d'autre qu'il peut lutter contre la haine présente au fond de lui. La reconquête de soi ne peut aboutir que dans l'accomplissement d'un Nous. Le combat contre 1984 ne sera une entreprise totalement politique qu'en devenant *aussi* une entreprise amoureuse. Ce sera le troisième acte, décisif, de l'histoire de Winston⁸.